

# Requiem pour une reine morte

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

**Etienne Barilier**,  
*Ils liront dans mon  
âme. Les écrivains  
face à Dreyfus*, Zoé,  
Carouge 2008, 238 p.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Humanité sortait de la chrétienté comme une poule de son poulailler, pour entrer dans ce que plus tard les historiens ont appelé l'Histoire avec une majuscule. Trois siècles après, l'Humanité, ayant bouclé la boucle, est sortie à son tour de l'Histoire, non pour retourner dans la chrétienté défunte, mais pour inaugurer la société permissive de production et de consommation, avec l'homme seul à son bord. Sous quelle forme reviendra le reflux ? Sommes-nous à la fin des temps prédits par l'Evangile ? Pendant ces quatre cents ans, la littérature a accompagné l'Histoire et dansé son petit ballet. Qu'est-ce que la littérature, qu'est-ce qu'un écrivain et un écrivain engagé ?<sup>1</sup>

Quand l'attrait de la vie éternelle s'affaiblit chez les hommes, ceux-ci cherchent à entrer dans l'Histoire, et un certain nombre d'entre eux deviennent écrivains. Certains même pensent entrer dans l'Histoire tout en la faisant, selon le vieil adage sartrien : faire et en faisant se faire. Ce qui serait une assez claire définition de l'écrivain engagé selon une philosophie de gauche. Car l'Histoire est désormais quelque chose qui se fabrique, un édifice auquel chaque génération apporte sa contribution. Fabrication au demeurant plus collective qu'individuelle.

Mais qu'advient-il quand il n'y a plus d'Histoire ? Car faire l'Histoire, c'est dans le but de l'avoir un jour terminée. Il y a bien un jour où le livre et où la maison

sont achevés. Donc, s'il n'y a plus d'Histoire, dans quel abri les hommes se logeront-ils ?

## Ecrire n'est pas prêcher

Rabelais, Montaigne, Shakespeare n'étaient ni des idéologues ni des intellectuels. Ils ne cherchaient pas à refaire le monde, l'homme, la vie, la société. Ils n'attendaient rien de l'avenir, de l'Histoire. Ils les savaient des créations de Dieu, entachées par le péché originel, un point c'est tout. Demain ne serait pas meilleur qu'aujourd'hui ou qu'hier. L'idée de progrès n'était pas entrée dans leur cerveau comme un ver pour la leur pourrir. Il y avait le royaume de Dieu et celui du Diable. La couronne terrestre et la couronne céleste. Le péché, la grâce, le salut, le ciel et l'enfer. C'est sur ces données-là qu'ils fonctionnaient, c'est sur ce solfège qu'ils composaient leurs cantiques, poussaient leurs hymnes de joie et leurs cris de détresse. Il ne leur venait pas à l'idée qu'avec des livres on pût améliorer les hommes. Ils laissaient cette tâche aux prédicateurs.

1 • Vastes questions auxquelles la publication d'un colloque sur l'engagement littéraire nous fait une sainte obligation de répondre : **Colloctif**, *Formes de l'engagement littéraire XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Antipodes, Lausanne 2006, 282 p.

Racine savait bien qu'en écrivant des tragédies on ne purge pas les hommes de leurs passions, c'est pourquoi il arrêta d'en écrire le jour où il fut suffisamment pénétré de cette idée. Et Molière savait également qu'on ne corrige pas les hommes de leurs travers avec des comédies. S'il continua toutefois d'en écrire jusqu'à sa mort, c'est parce qu'il avait une troupe de comédiens à nourrir.

Le trône était alors indissociable de l'autel, comme le temporel du spirituel. La démocratie moderne, issue de la Révolution française, a tout dissocié, au point que le religieux et le sacré se sont trouvés réduits à la portion congrue de la dévotion individuelle. Dieu a été banni de la cité des hommes.

L'engagement littéraire, politique ou philosophique, est avant tout le fait de ces intellectuels qui ont travaillé à cette émancipation du céleste et du sacré. D'ailleurs c'est très improprement qu'on parle d'écrivains sous l'Ancien Régime ou même de littérature. Toute cette histoire commence avec Voltaire. On aurait fait rire Pascal, La Rochefoucauld ou Saint-Simon si on leur avait dit qu'ils étaient des écrivains et qu'ils étaient en plus des guides spirituels. Faire des livres n'était pas la partie importante de leur vie. Ils laissaient aux prêtres le soin de guider et d'éclairer les âmes et les consciences. Ils n'écrivaient ni pour la gloire ni pour l'argent, et encore moins pour le salut de leur âme. De même que Poussin et Rembrandt vous auraient ri au nez si vous leur aviez dit qu'ils étaient des artistes.

## L'écrivain et le pouvoir

Aujourd'hui, on a tendance à penser qu'un écrivain est presque par définition un homme d'opposition au pouvoir. Mais Voltaire combattant le christianisme est-

il plus engagé que lorsqu'il donne des leçons de philosophie politique au roi de Prusse ? Plus engagé que Pascal lorsque celui-ci ferraille avec les molinistes et les libertins ? Et il y a de notables exceptions. Racine est un sujet soumis, Virgile est l'ami d'Auguste, Joinville celui de saint Louis et de Maistre rompt des lances en faveur de la monarchie défunte. Car l'écrivain peut aussi défier la société sans attaquer directement le pouvoir, comme le fit Oscar Wilde par ses mœurs scandaleuses.

Wilde fut-il pour autant un écrivain engagé ? Oui, par une sorte de dandysme à rebours. Wilde vivait dans un temps où on ne lapidait plus les prophètes et où l'on ne brûlait plus les sorcières. On se contentait de les enfermer pour les soigner. La société avait changé de camp ; de répressive, elle était devenue permissive.

L'art y a-t-il gagné ? Ce n'est pas certain. Car contre quoi se révolter dans une société qui tolère tout ? Sinon contre la tolérance elle-même. Jadis les artistes (notion qui voit le jour au début du XIX<sup>e</sup> siècle) se détachaient en lettres écarlates et en caractères lucifériens sur la grisaille et la monotonie de société travailleuse. Ils pouvaient jouer les originaux, les excentriques, les parias, les exilés, les apatrides. Aujourd'hui, ces grandes vacances sont terminées. C'est la société elle-même qui joue la folle.

D'autres, au contraire, ont pensé que la tâche de l'écrivain était de rester dans sa tour comme le veilleur dans son phare, de ne pas s'acoquiner avec le pouvoir, soit pour le combattre soit pour le défendre, et que sortir de sa tour, ne fût-ce que pour aller prendre un bain de foule ou se réchauffer au contact de la laine du troupeau humain, c'était désertier. Trahison de l'écrivain, disait Julien Benda dans un livre qui fit pas mal de bruit en son temps, vis-à-vis de lui-même,

## Requiem pour une reine morte

## lettres

de sa conscience, qui aliène sa liberté à un parti, un Etat, une Eglise, fût-elle universelle, voire à l'Humanité tout entière. De l'autre côté, qu'est-ce qu'un soldat sans drapeau ? Un berger sans troupeau ou un troupeau sans pasteur ? Qu'il le veuille ou non, Benda se range parmi les partisans de l'art pour l'art. Or, comme disait Sartre (le type même de l'écrivain engagé), qui n'attaque pas le pouvoir, le soutient implicitement.

Georges Bataille, identifiant la littérature au mal, retrouve par un autre chemin la position de l'écrivain qui se croise les bras devant les malheurs du monde. Pour Bataille, la littérature est l'expression sauvage, innocente et enfantine du Mal et n'a donc rien à voir avec toute espèce d'engagement politique ou social, qu'il vienne de droite ou de gauche, de Dieu ou des hommes, car tout engagement vise à une réforme de la société, une sorte de Bien, fruit du travail et de l'effort. La littérature, forêt du Mal pour Bataille, s'oppose à la politique, cité du Bien, comme la sauvagerie s'oppose à la civilisation ou la forêt vierge à un jardin à la française.

C'est ainsi que Sartre reproche à Flaubert de rester dans sa tour et d'écrire des livres qui sont lus par des fils de bourgeois au lieu de soutenir les communistes : c'est un bourgeois, un rentier, il peut bien s'occuper d'art, mais le peuple, lui, a besoin de pain. Tolstoï céda à cette tentation de se rapprocher du peuple, tentation qui vient à beaucoup de fils de bourgeois. Il pensait que l'Evangile lui en faisait un devoir. Or l'Evangile se moque tout autant de la littérature que de l'édification du socialisme. Dostoïevski, au contraire, identifiait le christianisme au peuple, à la Russie et au tsar.

En fait, il y a souvent deux hommes chez beaucoup d'écrivains, un patriote qui s'émeut pour son pays ou un philosophe qui cherche à bâtir la cité du Bien d'où le Mal et le malheur seraient bannis, et un artiste qui se nourrit de ces mêmes malheurs et qui les chante.

## Engager sa vie

Après l'art pour l'art, la littérature engagée ! Le premier écrivain qui, par un jour de grand soleil, descendit de son appartement des beaux quartiers pour aller dans la rue taper sur l'épaule du premier ouvrier venu et lui souffler dans le creux de l'oreille : « Tu es mon frère, ton combat est le mien », était désormais adoubé *écrivain engagé*. Il le serait sans doute devenu pour de bon s'il avait vendu son appartement, comme nous le prescrit l'Evangile, pour en donner la somme au pauvre ouvrier. Mais rares sont ceux qui prennent l'Evangile à la lettre et qui vont aussi loin sur le chemin de l'engagement...

Il n'y a de vraie littérature engagée que lorsqu'on risque sa liberté ou sa vie pour ses idées. Ainsi Soljenitsyne fut-il l'un des derniers vrais écrivains engagés du XX<sup>e</sup> siècle, car il avait en face de lui un pouvoir qui ne badinait pas et qui rendait sérieux chacun des mots qu'il écrivait. Je ne sais pas que Jean-Paul Sartre ait jamais été en prison. C'était sans doute son regret. On s'en aperçoit en lisant l'étude qu'il a consacrée à Jean Genêt.

Et où rangerions-nous toute la littérature polémique et pamphlétaire, qu'elle vienne de droite ou de gauche ? De Barbey d'Aurevilly ou de Rochefort, de Bloy ou de Zola, de Darien ou de Léon Daudet ? De Hugo ou de Veillot ? De Bernanos ou de Breton ? De Drumont, de Vallès, de Céline, de Berl ou d'Aragon ?

Littérature engagée, donc à gauche, puisque la gauche a l'ambition de changer l'homme, le monde et la vie, d'achever l'Histoire et d'édifier sur terre la cité socialiste et le royaume de l'Homme et du Bien, tandis que la droite attend benoîtement la fin du monde et l'avènement du royaume des cieux.

## La révolution capitaliste

Mais un beau jour, la gauche s'aperçut que la révolution, sa révolution, ne viendrait jamais, que c'était le capitalisme qui l'avait réalisée pour tous et qu'il avait, ce faisant, fait de la terre une vaste arène de jeux du cirque à l'échelle mondiale. Quant à changer l'homme, les scientifiques s'y emploieraient assez. Les hommes n'avaient plus d'âme. Ils s'en étaient débarrassés. Ils avaient été la noyer un soir d'automne au fond d'un étang comme on noie un petit chat. Que faire d'une âme ? A quoi ça sert ? C'est encombrant, on peut la perdre, le diable peut vous la voler. Ils n'étaient plus qu'un corps, objet de tous leurs soins et de toutes les attentions des spécialistes. Descartes avait, sans l'avoir vraiment voulu, triomphé de Pascal. Amère triomphe, d'ailleurs prévu par Pascal qui savait que les consolations ne viennent pas d'ici-bas, et qu'ici-bas non plus ne suffit pas aux grandes âmes et ne peut même pas les contenir.

Ainsi, dans un monde sans dieux, dans un monde prométhéen et faustien, l'homme devint enfin maître de son destin. Le docteur Faust avait désormais en mains les destinées du monde, et pour cela n'avait même plus besoin de l'aide de Méphisto, à qui il avait en outre vendu son âme depuis belle lurette.

C'est ainsi que l'engagement littéraire et politique se réduisit comme une peau de chagrin. On vit même des écrivains

militier en désespoir de cause dans des partis écologiques. Mais le ciel métaphysique sous lequel Hamlet avait bataillé était bien mort.

D'ailleurs les écrivains avaient beaucoup perdu de leur prestige. Ils n'étaient plus ces maîtres à penser incontestés, ces directeurs de conscience qu'avaient été Sartre et Camus. Et certains se mirent à regretter le monde héroïque de Shakespeare. Les cris, les soupirs, les gémissements de Job, d'Isaïe, de Jérémie, les lamentations des prophètes recommencèrent de bourdonner à nos oreilles. L'homme n'allait décidément pas finir dans cette cage à poules qui s'appelle l'univers. Il trouverait bien une porte de sortie. Et les siècles de grandeur et de malheur lui parurent infiniment plus beaux que celui dans lequel il étouffait à petit feu. Puis, se rappelant qu'il était fils de roi, un pâle sourire vint éclairer sa figure.

Assigner à la littérature une tâche, et particulièrement une tâche sociale et politique, c'est vouloir faire une servante de cette reine, une femme rangée de cette folle et de cette pécheresse, et la juger selon les critères du pragmatisme et de l'utilitarisme.

Or si la littérature n'a pas pour but de corriger les vices, elle n'a pas davantage pour tâche de réformer les abus sociaux ou politiques. Qu'elle se contente d'endormir ou d'exalter la douleur d'exister, en nous peignant les malheurs d'un Job ou d'un Lear frappé par le destin ou par les dieux.

G. J.

lettres